

flammés à la vue de Smolensk, théâtre des exploits de leurs pères, et attachée pendant un siècle à la Lithuanie, enveloppent le faubourg Nicolskoï, où a lieu un affreux carnage. La cavalerie du général Bruyères, après avoir chassé celle des Russes des abords du faubourg de Raczewska, occupe un plateau qui domine la ville ; c'est de là que bientôt une batterie de soixante pièces tire à mitraille sur les masses qui couvraient le bord opposé. A cinq heures, tous les faubourgs de la rive gauche sont emportés avec la plus rare intrépidité, sous les yeux de l'Empereur, qui voit l'ennemi acculé au pied des murs. Le corps tout entier de Baggowouth vient au secours de Doctoroff, réduit à la dernière extrémité. Le prince Eugène de Wurtemberg, avec une division de grenadiers, s'élançe pour disputer à Davoust la porte Malakouska ; d'un autre côté, le maréchal Ney, devenu maître d'une position hors de Smolensk, après un combat obstiné, va pénétrer par la brèche du bastion ; un nouveau renfort s'oppose à son dessein, tandis que deux bataillons de la garde russe secondent ceux qui luttent à la porte Nicolskoï contre les Polonais victorieux. A six heures du soir, le canon bat les murailles de la ville ; des obus dépostent les Russes des ouvrages avancés ; en même temps, les batteries disposées par le général Sorbier, enfilent tous les chemins couverts, dont l'occupation devient dès lors impossible aux ennemis. L'assaut se prépare. Pour en rendre l'effet décisif, et enfermer la garnison dans un cercle de feu dont elle ne puisse sortir, nous avons resserré la place du côté du Dniéper, et nos pièces foudroient les passages des ponts. Smolensk, qui ne saurait nous échapper, va nous livrer les restes formidables de ses quarante mille défenseurs ; mais Barclai les rappelle à la faveur de la nuit. Nous entrons dans Smolensk, au milieu des flammes et des débris qu'elles achevaient de dévorer.

Cette journée, où cent mille hommes furent engagés de part et d'autre, attestait notre supériorité sur un ennemi protégé par des fortifications, par un grand fleuve, et par tous les avantages d'une position admirable ; elle causa des pertes immenses aux Russes, et nous coûta aussi bien cher. Le récit d'une action aussi acharnée, qui ne donnait à Napoléon qu'une ville en cendres, produisit en France une impression douloureuse comme le bulletin de la bataille d'Eylau. Quelques-uns des chefs de l'armée commencent à faire des réflexions pénibles et mêlées de découragement. Napoléon demeure inébranlable dans ses desseins, mais non pas inaccessible à la pitié ; ses secours et ses ordres sauvent tout ce qu'on

peut sauver dans un tel désastre ; il est à la fois la providence des vaincus et des vainqueurs. Cependant il pousse en avant le maréchal Davoust, les divisions Gudin et Compans, la cavalerie du général Bruyères et celle du roi de Naples, sur les traces de Barclai de Tolly ; il commande aussi à Junot de se placer derrière l'ennemi, au delà des défilés de Valoutina.

Barclai de Tolly, qui s'était d'abord retiré sur Saint-Pétersbourg, avait ensuite changé de marche, et opérait pour se réunir à Bagration sur le chemin de Moscou. Napoléon, qui l'apprend, y'envoie en toute hâte le maréchal Ney. Celui-ci trouve, de hauteur en hauteur, un ennemi qui résiste et recule tour à tour ; à chaque pas, le nombre augmente devant nous. Napoléon expédie des renforts à son lieutenant, et charge en même temps le général Gourgaud d'aller s'informer de l'état des choses. A minuit, cet officier revient. Les renforts sont arrivés ; le maréchal a livré un combat aussi terrible que glorieux ; mais Junot, après avoir passé le Dniéper au point indiqué, n'a pas suivi les ordres de l'Empereur.

(à suivre.)

NAPOLÉON AU CAMP DE BOULOGNE

La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des Czars, entraînait le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre Napoléon et son nouvel empire. L'Empereur, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, allait inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de La Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'outre mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où on l'y attendait le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux.

A peine descendu de voiture, il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne rentrait pas au quartier-général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Une fois, il partit de Saint-Cloud le 18 juillet 1804. deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux Invalides à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée. Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles

voulaient lui faire (car l'Empereur avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion d'honneur à l'armée de Boulogne), lorsqu'elles l'aperçurent tout à coup, monté sur une petite barque, au milieu du port. Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers, et pressait les ingénieurs en leur disant d'un ton d'humour :

— Messieurs, nous n'en finirons jamais !

Son incroyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout. Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine. L'armée de Boulogne se composait alors d'environ 150,000 hommes d'infanterie et de 80,000 cavaliers.

Ces troupes avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains ; chaque heure avait son emploi ; le soldat quittait son fusil pour prendre la pioche. Les ponts-et-chaussées avaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de hallage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ses bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager ; une brouette encore plus embourbée, que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'Empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se mit à chanter d'un ton sentimental le rondeau d'un opéra-comique alors fort en vogue à Paris, et qui finissait ainsi :

“ Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours ”

Napoléon ne pu s'empêcher de sourire ; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air présentable.

— Ah ! ah ! monsieur le troubadour ; de quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— De Paris, Sire.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde à ce que je vois : dans quel régiment et depuis quand ?

— Dans le premier de grenadiers, et Sire, depuis que vous êtes Empereur.

— En ce cas, jeune homme, il y a trop peu de temps pour que je vous fasse sous-officier, n'est-ce pas ?